

Le démarrage de mes recherches sur les corneilles fut le début d'une longue et lente découverte de ces oiseaux, présents au quotidien en pleine ville, par dizaines, parfois par centaines, alors que même les ornithologues – y compris moi auparavant – ne leur prêtent que peu d'attention. Je savais certes qu'il y avait des corneilles au Jardin des Plantes, que je traverse plusieurs fois par jour pour me rendre à mon bureau du Muséum, rejoindre une salle de cours ou une réunion. Mais je ne m'étais jamais arrêté pour les regarder, sauf bien sûr pour constater les pelouses arrachées ou les détritiques sortis des poubelles et étalés au sol. Tout cela allait bien changer.

Juillet 2015, ce sont les premiers essais. Si je suis déjà bien aguerri à la capture d'oiseaux, sur de nombreuses espèces, dans le cadre de multiples programmes de recherche, et ce depuis près de vingt ans, je n'ai jamais tenté de capturer des corneilles. (...) J'ai (...) choisi, au départ, une (...) méthode (...) qui consiste à attirer des individus devant un filet projeté que je peux déclencher à distance. Un *wooshnet*, dans le jargon des scientifiques bagueurs d'oiseaux. (...) C'est une nappe carrée de 5 mètres de côté, que l'on projette à distance pour recouvrir les oiseaux que l'on aura attirés sur la zone de capture. Lorsque le filet est en place, deux tendeurs sont prêts à lâcher et à le déployer quand les goupilles libéreront leur extrémité attachée au filet. Me voilà donc caché à plus de 20 mètres du filet, une corde à linge, reliée aux goupilles, tenue fébrilement dans les mains. Pour déclencher le piège, et libérer le filet qui s'élancera et retombera en cloche sur les oiseaux, il faudra tirer d'un coup sec sur la corde à linge. Il ne manque alors que les corneilles. Elles s'alimentent des restes de pique-nique et viennent quémander leur pitance aux visiteurs qui déjeunent au soleil, sur les bancs du Jardin des Plantes. Alors, pour être attractif et faire concurrence à cette nourriture facile, il fallait leur proposer des denrées appétissantes. J'avais d'abord pensé à la viande. Steak haché : simple, pas cher, facile à partitionner. Mais c'était un mauvais choix : les corneilles viennent, récupèrent un morceau de viande, et partent le consommer plus loin, à l'abri d'éventuelles concurrentes, donc loin du piège. Une autre idée ? Oui, car il fallait que les oiseaux viennent en nombre et stationnent devant le filet, pour pouvoir déclencher son lancement sans risquer d'en blesser. L'appât idéal est vite trouvé : des œufs cassés, facilement détectables, appétissants et intransportables, à consommer sur place ! Les premières captures ne tardèrent pas. Attirée à proximité avec des frites (oui, c'est en fait leur nourriture

préférée !), une première corneille repère les coquilles, et vient boire le jaune d'un œuf. Deux, trois, quatre, plusieurs compagnes la rejoignent, et je tire fébrilement sur la corde à linge. Les tendeurs libérés, le filet s'envole dans un vrombissement – le “*woosh*” des Anglais – et retombe sur les convives, prisonnières pour un court moment. Le temps de les démailler, de les baguer, elles seront bientôt libérées. Le 8 juillet 2015, les premières corneilles sont ainsi capturées : sept en une seule fois, un début en fanfare ! Le lendemain, six volatiles de plus repartent décorés de bagues codées.

Après plusieurs séances estivales de captures de corneilles au filet projeté, les habituées du Jardin des Plantes ont compris la dangerosité de la zone de capture, et il devient de plus en plus difficile de les attirer devant le filet. Si les adultes locales ne visitent pas le site quand les tendeurs sont armés et bien visibles au-dessus du sol, elles n'hésitent pas à venir manger les appâts dès que le piège est désarmé, tendeurs posés au sol. En bref, je suis démasqué, et il va falloir changer de stratégie pour continuer à capturer et à marquer ces volatiles. Je décide donc de passer à un système de capture plus passif, la cage-piège – le même type de cage qu'utilisent les piégeurs pour réguler les corvidés. C'est une cage grillagée de 8 mètres cubes, avec un toit en entonnoir et une échelle horizontale au bas de ce V, par laquelle les corneilles sauteront dans la cage, sans pouvoir retrouver la sortie. La cage sera placée au jardin écologique, mais Philippe, le responsable du lieu, craint qu'elle n'interpelle le public, alors on l'installe au milieu des arbres, à l'abri des regards. Ce n'est pas un emplacement idéal, mais les corneilles vont y venir, et les captures vont continuer. Pour faire descendre les oiseaux dans la cage, je vais installer plusieurs gamelles, que j'alimente avec les restes des repas de la famille. Les pâtes excédentaires, les peaux et os de poulet, les gâteaux secs devenus trop mous, tout cela finit “aux corneilles”. Il y a, à la maison, des boîtes dédiées au stockage de ces restes alimentaires, notre compost familial.

Septembre 2015, c'est l'automne, et les jeunes corneilles de l'année partent en excursion, découvrent leur environnement plus ou moins proche et, loin de leur territoire de naissance et de leurs parents, font rapidement l'expérience de la faim et de la soif, sans savoir où trouver pitance : c'est l'apprentissage de l'autonomie. Et voilà qu'une aubaine se présente : des gamelles appétissantes, une bassine d'eau, dans une structure grillagée qui doit bien pouvoir être pénétrée. Le temps de trouver l'entrée du restaurant et les voilà prises au piège. La pre-

mière sera la plus intrépide, les autres n'auront qu'à la copier pour la rejoindre. Si la plupart des corneilles ne sont capturées qu'une fois, et ne se font plus piéger une fois baguées et relâchées, certains individus vont au contraire devenir de vrais habitués, entrant quasiment tous les jours dans la cage pour se repaître, semblant nullement gênés d'être ensuite attrapés, pesés et remis dehors. Face à cette cage et ses appâts vont se révéler des personnalités variées. Il est connu que les corvidés, oiseaux intelligents s'il en est, ont des personnalités : certaines corneilles sont timides, d'autres téméraires, discrètes, dominantes, calmes, agitées, meneuses ou soumises. Le type de comportement qui va s'exprimer face à la cage est connu des écologistes statisticiens qui analysent les données de capture et de recapture d'animaux dans des pièges, car la probabilité de recapturer un individu dépend de l'expérience qu'il a retenue du piège, et de l'attraction ou de l'appréhension qu'il en aura par la suite. Il y a deux expressions anglaises dédiées pour décrire ces comportements, qu'il est difficile de traduire fidèlement. On parle de *trap shyness* – “crainte du piège” – pour les individus qui vont éviter le piège (*trap* en anglais) après une première capture, considérant que le gain alimentaire ne vaut pas la peine de se faire piéger puis manipuler par un être humain. À l'inverse, d'autres individus vont revenir systématiquement, et même tous les jours, nullement gênés d'être manipulés, on parle alors de *trap happiness* – la “joie du piège” ! Ces derniers vont pourtant, au fil du temps, devenir les plus agressifs quand je les attrape dans la cage pour la pesée réglementaire qui me permet de suivre leur état de santé. Une corneille capturée pour la première fois reste inerte, sans réaction quand on la saisit, mais une habituée du piège va se débattre et tenter de pincer mes doigts et mes avant-bras, m'obligeant à des prouesses manuelles pour maintenir son cou entre mon index et mon majeur, empêchant son bec d'atteindre ma peau. Je ressors quand même toujours de la cage avec des pinçons. Des blessures éphémères, qui rééquilibrent juste les choses entre elles et moi, chacun paie son tribut à la science.

Si certaines corneilles évitent soigneusement le piège, et que d'autres y reviennent quotidiennement, tous les intermédiaires existent, mais rares sont celles qui apprennent à en sortir. Si un perchoir est placé sous l'échelle d'entrée, elles ont vite fait de repérer les trous pour sortir, et la proximité du perchoir leur permet de prendre l'élan nécessaire pour sortir – il faut en effet sauter suffisamment haut pour passer par un trou, ailes fermées, avant de reprendre son envol une fois sortie. Les

perchoirs sont donc placés sur les côtés de la cage, loin de l'entonnoir d'entrée. Pourtant, une corneille, une seule, sur plus de mille baguées, réussit à sortir systématiquement de la cage. Enfin, je suppose qu'elle était unique, mais je n'ai jamais pu la baguer, car elle ressortait systématiquement de la cage à mon arrivée. L'équation était simple : j'armais la cage le lundi, je revenais le mardi et comptais cinq corneilles capturées à mon arrivée. Le temps de sortir mon matériel de baguage du sac, de relever la tête et de m'approcher encore de la cage et il n'en restait plus que quatre ! Avais-je rêvé ? Mal compté ? Le lendemain, rebelote, et le surlendemain, je ne quittais pas la cage des yeux et découvrais, stupéfait, cette maligne qui sortait comme elle voulait du piège – partie du sol, un battement d'ailes pour arriver sous l'échelle, où elle refermait ses ailes contre son corps pour passer dans un des espaces entre les barreaux de l'échelle. Dont acte, bien joué, elle méritait de venir s'alimenter comme bon lui semblait, d'aller et venir. Par chance, aucune autre corneille ne l'a imitée, et le piège continua à permettre l'étude scientifique.

Frédéric JIGUET, *Vivent les corneilles*, 2024.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 606 mots en 100 mots \pm 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **dé-compte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.